

Joaquim de Sousa NOGUEIRA

Date de l'entretien : 21 avril 2009

Lieu de l'entretien : Bordeaux, 33000

Enquêteur : Raymond ARNAUD

ATTENTION ! Les annotations entre crochets en italique [*annotation*] sont des indications du Rahmi pour aider à la compréhension de l'entretien.

RAYMOND ARNAUD – Nous sommes aujourd'hui le 21 avril 2009. Je vais... avoir un entretien avec Monsieur Joaquim de Sousa Nogueira. L'entretien est réalisé par Raymond Arnaud.

Monsieur Joachim de Sousa Nogueira, en quelle année êtes-vous né et indiquez-nous... votre... ce que vous faisiez pendant votre... votre enfance et votre milieu familial et là où vous êtes né ?

JOACHIM NOGUEIRA – Je suis né le 6 janvier de 1938 à Vila de Canelas, Vila Nova de Gaia, Portugal. J'ai... plus tard faire des études de... de 4 ans d'école, le primaire. Ensuite, à 11 ans, je commençais à... dans le métier de... sertisseur de bijoux en joaillerie, la rue Sampaio Brono, numéro 12 à Porto.

Que faisaient vos parents ?

Mes parents, il était artisan de coiffeur. Il était coiffeur. Ma mère elle était... dona de casa, elle s'occupait des enfants. On était cinq enfants, il... fallait qu'elle s'en occupe des enfants. Depuis... Plus tard... je suis venu en France parce...

[coupe] Mais avant de... de venir en France, donc vous avez fait des études primaires et après les études primaires... quelle orientation avez-vous eu ?

C'est-à-dire, moi, mon... ma grande prise de... de position politique, on pourrait dire ça aujourd'hui, j'avais 14 ans, j'ai... adhéré à la JOC, à la PREJOC, comme on l'appelle, et à 18 ans j'étais...

[coupe] Qu'est-ce que c'est exactement ?

C'est le... mouvement de Jeunesse Ouvrière Catholique. Et à 18 ans, je suis devenu le responsable des jeunes, des jeunes de la PREJOC. Et à 21 ans, je suis devenu le président de la section de la JOC, qui avait 200 jeunes de Canelas. Et donc, moi comme responsable des groupes organisés en toute la ville de Canelas, on avait 12 militants qui avaient chacun un groupe, à chaque localité, et on se réunissait, les responsables, une fois par semaine, avec le curé de la paroisse. C'était comme ça que c'était structuré, la JOC. Et j'étais, avant de venir en France, le responsable de la JOC de Canelas.

Et quelle était votre... votre action au sein de cette JOC, à Canelas ?

Cette JOC, c'était la méthode de... de... Cardinal Cardijn, qui était un cardinal belge, qui a fo... fondé la JOC, dans la paroque... la paroisse de Laeken, dans la... banlieue de Bruxelles. Et ce mouvement, c'était un mouvement que... de moraliser la jeunesse et on se... on faisait des groupes de base dans les lieux, là où y habitaient les jeunes, des jeunes apprentis qui avaient... plusieurs métiers, qui avaient problèmes d'exploitation des patrons, comme partout, beaucoup de travail, des salaires très bas, pas d'argent pour les transports parce qu'à cette époque-là... à partir de 11ans, 12 ans, j'allais de Canelas à Porto à pied et ça fait 9 kilomètres. Moi, j'étais pas le seul, il y avait des dizaines, des dizaines, des apprentis donc c'était une... une époque très difficile.

Donc vous étiez apprenti dans... dans quel domaine ?

... Sertisseur en... bijouterie. Et j'ai appris, aussi, parce qu'il y avait... un frère qui était joaillier. J'ai appris donc les deux métiers, joaillier et sertisseur. J'aidais les deux... un, il fabriquait les bijoux, avec fondre l'or, manipuler l'or et l'autre était mettre les diamants, les saphirs, les émeraudes, enfin tout ce qui est pierres précieuses. Donc j'ai appris les deux métiers. Mais après j'ai fait un choix, j'ai fait sertisseur.

Donc, sertisseur, ça... ça signifie que vous deviez mettre des pierres précieuses...

Dans tout la... joaillerie, là où il y a des pierres à mettre, je parle de pierres fines et pas de semi fines... C'est... un métier d'art et de haute joaillerie. J'ai eu un bon mon maître, Vitorino Monteiro qui... qui m'a donné les belles bases de... être... pour devenir, plus tard, meilleur ouvrier de France, ici en France.

Et là... vous avez... été apprentis pendant combien d'années ?

Je... j'étais apprentis jusqu'à 15,16 ans. Et j'ai commencé à 11 ans ! Et v... vers 16 ans, j'étais déjà, qu'on appelle un... un artista, au Portugal artiste ça veut dire un... un ouvrier qui gagnait déjà bien sa vie, en rapport à d'autres métiers. C'était un métier bien payé.

Et où est-ce que vous travailliez à ce moment-là ?

À ce moment-là, je travaillais à Porto, rue Sampaio Brono, numéro 12, au 5ème étage.

Vous étiez... ouvrier chez...

[coupe] C'était un atelier. C'était un atelier, c'était pas un... un magasin, de vente au public, on travaillait pour les fabricants de joaillerie de Porto.

Mais vous... vous aviez un... un... un patron, là, vous n'étiez pas...

Oui j'avais un patron, c'est... Vitorino Monteiro. C'était mon patron.

Et vous avez fait ce travail, là, pendant... plusieurs années ?

J'ai... jusqu'à venir en France, j'ai... c'était toujours mon métier. Donc, vers... 21, 22 ans, parce que je suis... parti du Portugal, j'avais 24 ans.

C'était en quelle année ?

C'était en 1962. Février de 1962, parce que cette époque, il y avait une grande crise au Portugal, c'était le début des guerres coloniales. Ça a commencé en Guinée, Mozambique, plus tard Angola et, donc, il y avait une crise de travail et moi, j'avais toujours envie, quelque part, car en France, qui était le pays des arts, de... de... d'apprendre... plus que je savais de mon métier. Donc je... c'est venu de moi-même et j'ai... décidé de venir.

Il fallait un passeport, parce que c'était très difficile. Salazar, il... interdisait pratiquement l'émigration des gens simples et pauvres. L'émigration était seulement des riches, des médecins, des... des... des personnages de haute couture, et alors, mon père, y'avait ses relations qui étaient membres de la commune de Canelas, il fallait faire une caution de 5000 escudos à l'époque, et j'ai obtenu au four... au bout de 2 ans, j'ai obtenu le passeport. Donc j'suis pas venu clandestin comme des milliers de Portugais. J'ai venu avec un passeport, que j'ai perdu 5000 escudos parce qu'ils le rendaient au bout de 2 ans. Comme je décidais de rester à Paris, j'ai perdu ces 5000 escudos.

Quand vous avez... décidé de venir en France, est-ce que vous aviez des points de chute en France ? Où est-ce que vous vouliez aller ?

Si. Je voulais... j'avais un plan de chute parce que, moi, comme j'étais président de la JOC de Canelas, en même temps j'étais responsable régional de la JOC, pour

former des... j'ai formé 2 ou 3 sections, dans d'autres communes, et j'ai connu le père Vaz Pinto, qui était un prêtre de la mission catholique portugaise, qui était... ami d'un prêtre où j'ai lancé la JOC, qui m'a mis en contact et j... j... j'ai dit que je souhaitais venir à Paris, et... ce qui a été fait, et il m'a dit, qu'il me trouverait une place à Paris, c'était dans... avenue Élysée Reclus numéro 16, dans le 7ème arrondissement, chez madame Arrêt, monsieur, madame Arrêt, comme valet de chambre ! C'est à dire ouvrir les volets, nettoyer l'aspirateur, sortir les chiens le champ de Mars, faire... On travaillait de... 6 heures et demie du matin jusqu'à 11 heures du soir. Et alors... sortir les chiens trois fois, on avait très peu de temps, on était cinq domestiques et... on y était tous des Portugais. Et à ce moment-là, j'ai resté jusque, février, jusqu'à novembre.

Au mois de mai, je suis allé... j'ai revenu au Portugal... chercher ma femme et me marier...

[coupe] Vous aviez quel âge ?

J'avais 24 ans. Et... donc... on s'est mariés... au mois de mai au Portugal, le 25 mai, et on est revenus en France, tous les deux, dans le Sud-Ouest, c'est notre... notre lune de miel, c'était le voyage... de nuit, dans le train. Mon ex-femme, elle était employée comme cuisinière, dans la même maison, et puis... en décembre, entre-temps, elle, elle était enceinte de mon fils au mois d'août, parce qu'ils avaient... un château, le toit de... en Touraine. Il avait une maison aux Sables- d'Olonne, ce monsieur. Et alors, entre-temps, parte... ma mère, la... mon ex-femme est tombée en... enceinte. On n'était pas encore légalisés, ils nous ont légalisé parce qu'elle était enceinte, et depuis... des Sables-d'Olonne, on est venus jusqu'en décembre et en décembre, j'ai quitté la maison pour apprendre à rentrer dans mon métier.

Et là... j'savais même pas le nom de mon métier, sertisseur je savais... je vais à... une joaillerie dans la rue Saint Dominique, demander, j'expliquais, comme j'ai pu, que j'étais sertisseur. On m'a indiqué le syndicat des maîtres sertisseurs à Paris. Je crois que c'est rue Saint Augustin ou rue Bleue, à côté de l'Opéra. J'ai parlé avec monsieur Léon, et ce Monsieur Léon... il... m'a montré une pièce sertie avec des diamants, il m'a demandé si j'étais capable de le sertir. J'ai dit que oui ! Et alors... je vais rentrer

dans l'atelier de... Tivreau... Tivreau Frères, rue Saint Augustin, et c'est là que c'était le top de... de... des maîtres de sertissages en joaillerie. Et... à partir de là, j'ai... là que... j'ai rentré dans le métier, en France. C'était un métier pratiquement interdit pour des métiers comme le mien.

Pourquoi c'était interdit ?

Parce que c'était... une profession réservée qu'aux Français... Il y avait, je crois, une loi, on m'a dit, hein, qu'il y avait une loi qui interdisait certains métiers, je vous parle à cette époque-là, 1962, que le... ceux qui ne sont pas naturels du pays, ne pouvaient pas exercer. Et ça me... on m'a parlé de cette loi, je... je... je l'ai pas lu moi.

Et... là vous avez donc... travaillé... chez... chez...

[coupe] Très peu de temps dans son... atelier, parce que normalement, on est payé aux pierres. Et comme je sertissais très peu, après les fêtes de Noël, y'avait très peu de travail, comme y'avait peu de travail, ils m'ont dit, « *On vous appellera quand il y aura du travail* ». Et, j'ai dit, mais j'avais ma femme enceinte, il me fallait de l'argent pour manger, pour... j'habitais, à l'époque, déjà à Montfermeil. Entre temps... j'ai trouvé une maison... monsieur et madame Schwartz... qui... qui était un directeur d'usine, et j'allais le matin et je venais le soir faire le valet d'chambre, servir à table, passer... aspirer, laver les vitres... nettoyer les... les argenteries. Ils étaient très, très gentils, monsieur et madame Schwartz. C'était... de... quel côté c'était... je me souviens plus, déjà le quartier. Ça me viendra...

C'est pas grave.

Et après de... madame Schwartz, j'ai... trouvé un ami qui m'a remplacé sur madame Arrêt, Carvalho, qui... c'est un joaillier, qui a trouvé peu... André Lesson, du travail comme joaillier. Il est arrivé plus tard et rentré dans le métier plus tôt. Et après, Lesson il a voulu un sertisseur et je suis allé pour la maison André Lesson, rue Charlot. Et... là, c'est là que j'ai... j'ai rentré, carrément, dans le métier de sertisseur

en joaillerie. Plus tard d'André Lesson, on a eu des problèmes, on a fait une grève parce qu'il nous paye pas les heures supplémentaires. À l'époque... c'était compliqué, mais c'est lui qui m'a fait les papiers comme sertisseur de bijouterie, de joaillerie. Et après, je suis rentré dans la granda maison Arie Lesieur, rue du temple, c'était un grand joaillier, un des plus grands de Paris. Et j'ai... là, j'ai travaillé, j'ai gagné bien, là, ma vie. Plus tard je sorti de Lesieur, je voulais m'installer monter mon atelier à Paris et... j'ai trouvé chez ABC... Malec et Bernard Jeandan... dans une année, j'ai... tourniqué entre trois ateliers, avant de venir en France en 1974.

Avant de venir à... à Bordeaux [corrige] ? Non ?

Venir à Bordeaux en 1974. À ce moment-là, je commençais aussi avoir des problèmes de famille... de là... mon divorce... et là, il y a un peu... j'ai eu, là, un peu... comment dirais-je ? De flottement... dans... quand je changeais de tous ces ateliers... il y avait quelque chose qui n'allait pas bien, et puis c'est pour ça que je me suis libéré de tout ça, de Paris, je suis venu, j'ai resté douze ans à Paris, et en 1974 je suis arrivé à Bordeaux.

Et pendant cette période, si vous voulez, de... vos premières... vos années à Paris... quels étaient vos liens avec le Portugal ?

Mes liens au Portugal, je me suis inscrit tout de suite à l'amb... ambassade du Portugal, rue Kléber à Paris. Et puis, déjà, à Montfermeil, c'est là qu'on a fait, déjà, beaucoup d'activités sociales. On a commencé dans la paroisse de Montfermeil et, ça, c'est le cher... Avec le prêtre, père Guy, à Montfermeil, on organisait les repas de Noël pour les travailleurs immigrés, qui travaillent dans les chantiers. On a organisé... pendant deux ou trois ans, aussi des écoles pour apprendre le français, tout ça, lié à la JOC. On a créé la JOC, parmi les migrations, en étant même quand on était marié. Et, avec les prêtres qui nous ont beaucoup aidés, le prêtre de Montfermeil et, surtout, le père Marti de Sarcelles et le père Philippe. Il y a un prêtre... belge, que je me souviens plus maintenant son nom, et alors, il nous amenait de... de Montfermeil à Sarcelles, on réunissait les travailleurs, il y avait pas

mal de travailleurs de chez Citroën... ils logeaient à Sarcelles, des blocs, c'était interdit de distribuer des tracts, mais on allait distribuer des tracts aux Portugais, les informer des lois françaises, des... de lois...

On était lié à la CFTC, que après est devenu CFDT. Et donc on a commencé, petit à petit, les Français ils nous ont aidés, que le social n'a rien à voir avec l'église, qu'il y avait une séparation entre l'église et les lois sociales. Et là, on a évolué, on a organisé trois années la... la fête du 1er du mai, qu'elle était interdite au Portugal. Les deux premières années, dans le salon paroissial, l'église paroissiale logeait, avec l'accord de... du père Marti, on a eu 600 Portugais. La deuxième année, on a eu 1000 et la troisième année, 1500 Portugais. Et la troisième année, nous même on a... fait que la fête soit syndicale. Avec la CFDT, et c'est Mangeti qui était le responsable pour l'immigration Montolon, qui était... qui était présent en tant que responsable français, quand on était en France, qui ont... qui nous ont aidés beaucoup dans... dans cette fête-là.

Et je crois que c'est là qu'il y a une prise de conscience, et nous on a commencé à organiser, moi et une douzaine de copains, parce qu'on avait des sections à Montfermeil, on avait... Samois... Champigny, Aubervilliers... nous ajoutâmes un copain de Paris, Emmanuel, c'est-à-dire on avait des militants et, dans la dernière fête du premier de mai, on a eu sept ou huit autocars, qui venaient des travailleurs, où construisaient à l'époque le... les Bousquets, à Montfermeil. Y'avait... c'était que des Portugais qui arrivaient de... clandestins... par dizaines, par milliers, il... il y avait beaucoup de travail et... il y avait une grande exploitation, et donc on avait un rôle, beaucoup, de... éduquer, parce qu'ils cassaient les cadences des travailleurs français. C'est à dire, quand il avait quarante heures de travail, ils faisaient travailler les Portugais quarante-huit, cinquante, cinquante-deux et, souvent, ne payaient pas. Donc, on faisait un travail... plutôt social. On... on aidait, parce qu'on... on se débrouillait déjà dans le français et on faisait la liaison entre... entre la... les Français et les Portugais.

Et pendant cette période... à Paris, est-ce que vous êtes... revenu au... Portugal ? Est-ce que vous y alliez ? Est-ce que...?

Je... j'allais au Portugal... tous les ans, sauf en 1964 parce que j'ai été... arrêté par la PIDE portugaise. J'ai été arrêté deux fois. Patrick avait 2 ans, et je... je retournais au Portugal. Non. Je suis allé, il y a rien qui se passait là-bas, et puis en revenant à la frontière, on m'a... laissé... on a descendu du train, moi, mon ex-femme et... et mon fils, Patrick avait 2 ans. Et après, pour prendre le train le lendemain, ils m'ont pas interrogé, ils m'ont arrêté seulement. J'ai resté quatre ans sans aller au Portugal parce que j'avais peur.

Ils vous ont arrêté mais vous n'avez pas été emprisonné ? ...Doucement s'il vous plaît ! [s'adresse à une autre personne faisant du bruit]

Alors, quand j'arrivais, donc, quand ils m'ont arrêté, ils m'ont pas interrogé, ils m'ont laissé repartir. La deuxième fois qu'je suis allé, je savais bien que j'allais être arrêté, parce que j'avais un ami qui était en Angola, et qui a dit, « *Joaquim, s'il rentre par une frontière, mer, air, terre* », il a reçu une... la nouvelle parce qu'il est... il était à l'intérêt de la PIDE, à l'aéroport de Luanda, il a dit à mon frère, « *Le nom de ton frère, ici, s'il rentre au Portugal, il est arrêté !* » Donc, je savais. Mais, entre-temps, j'avais un oncle qui était curé, qui était très ami dans... du chef de la PIDE de Porto, et qui m'a dit, « *Joaquim il peut venir, il va être arrêté, mais... tout se passera bien.* » J'ai risqué, j'y suis allé. Voilà.

Et... qu'est-ce qu'on vous reprochait ?

On me reprochait d'être responsable communiste à Paris, et d'organiser, parce qu'en fait, c'est... j'ai jamais été communiste, je le serai jamais, j'étais catholique mais je faisais une assistance sociale. Et... le gouvernement portugais, on organisait les travailleurs, et ça, ils aimaient pas ça. Et donc, j'étais... d'une certaine manière, le chef, le responsable, des premiers syndicats à Paris, à Montholon, à... CFDT.

Donc, après Paris, en 1974, vous êtes venu sur Bordeaux. Pourquoi Bordeaux ?

J'ai choisi Bordeaux parce que je suis allé au salon de la joaillerie à Porte de Versailles. Il y avait une revue... de la... des métiers de... liés à la joaillerie. Il y avait une demande de... « *On cherche un très... bon sertisseur pour une ville du Sud-Ouest.* » Et j'ai répondu à cette annonce. Cette annonce, c'était Jean Saucé de Roravaise, je... il m'envoie deux bagues à Paris, que j'ai serti. Il a trouvé que c'était très bien. En rev... allant au Portugal, je l'ai contacté, et on a fait un contrat et il me trouvait un local pour travailler. Et à partir de là, je commençais pas tout de suite à être artisan, je restais attaché à Jean Saucé, et plus tard, je me suis tourné indépendant, et voilà pourquoi je suis venu à Bordeaux.

Et là, vous êtes... restés à... à Bordeaux... plusieurs années ?

J'ai resté à Bordeaux jusqu'à l'an 2000, jusqu'à ma retraite.

Et... et là, vous avez travaillé comme... artisan à votre compte ?

Comme artisan. J'ai travaillé rue Georges Bonnac, là où j'ai acheté une maison, au premier étage. Ensuite, j'ai... trouvé deux locaux, Place Gambetta, 32 Place Gambetta, et au 35, en... en périodes différentes. Donc je tr... travaillais toujours dans le centre de Bordeaux, et j'ai travaillé pour les... meilleurs joailliers de Bordeaux, comme Maison Prévôt, Fontan, Bergose, Larcebeau, Bourseau. C'était... parmi d'autres. Cuartero, j'avais une dizaine de clients.

Est-ce que pendant cette période, vous vous êtes occupé d'activités sociales ?

Oui... même pendant cette... j'ai créé l'association, la première... une des premières associations, qu'on était quatre-vingt... deux ou 83 membres, et on faisait surtout des bals, des fêtes, des... des magusto, comme on dit en portugais, des châtaignes, vous voyez, qu'on grille, et on faisait des bals, on a fait surtout dans la ville de Mérignac, qui était très gentille, qui nous prêtait les salles gratuitement, et on a fait beaucoup de... de... de morues, vous voyez, de sardiñades avec des sardines, de la

morue. Tout ça pour rassembler les Portugais, on faisait ça, deux ou trois fêtes par an, avec des bals.

Comment s'appelait l'association ?

L'association, je me souviens plus. Aquitaine... Bordeaux Aquitaine, je crois. Je me souviens plus, j'ai des documents chez moi, il y a des choses qui ne sont pas très précises.

Et après... vous aviez continué une... activité associative ou une activité syndicale ?

J'ai continué à... au... a... après avec l'association Aristides de Sousa Mendes. Quand de... le père Rivière est venu un jour à mon atelier, me parler pour la première fois pour Aristides de Sousa Mendes. Et à ce moment-là, j'ai... j'ai pris l'initiative de créer une association. Je téléphone à Manuel Dias, on se retrouve, et toute l'association Sousa Mendes commençait à partir de là. Avec le père Rivière, Manuel Dias et moi.

À quelle époque ? [« Et d'autres » dit une personne extérieur]

Pardon ?

C'était en quelle année, environ ?

Quelle année... oh, peut-être... une vingtaine d'années, je... je ne sais... j'ai pas... c'est écrit, j'ai des documents mais je... une vingtaine d'années, peut-être dix-huit, vingt ans.

Vous voulez dire, c'était il y a, il y a 20 ans, à peu près ? [commence à répondre, pendant la question « On a reçu des délégués »]

On a reçu même des délégués de la famille, qui... quelques-uns ont dormi même chez moi dans... rue Georges Bonnac. Ils ont même... venu à Bayonne et... à une époque-là... peut-être y'a dix ans ou douze ans, par là. Et... donc... je suis membre de l'association, et je suis toujours en très lien avec Manuel au sujet de l'association. Donc, ma vie a... active, ça a continué toujours. J'ai été aussi membre de... la commission constitutive de la constituante, après le 25 d'avril au consulat. Je faisais partie de la commission, d'installation de la... de... de la commission.

Quel était le rôle de cette commission ?

Le rôle de cette commission, c'était de déléguer, pour aider à... à expliquer aux Portugais comment il faut faire pour s'inscrire, pour pouvoir voter, dans les premières... législatures constitutive au Portugal. Et, à ce moment-là... mon rôle était... on était une douzaine de membres, qui faisaient partie de cette commission.

Et en... vous reveniez toujours au Portugal une... à peu... une fois par an, et, qu'est-ce que vous... ?

[coupe] À ce moment-là, même, j'ai été responsable à Bordeaux pour la politique portugaise, PS, du Parti Socialiste portugais de... J'ai été responsable de la Gironde, du Parti Socialiste portugais. J'avais contact avec le PS français, mais tout ça seulement pour faire la politique en rapport à... à notre pays, aux élections... portugaises. J'ai été dans... aussi responsable du PS. Donc, j'avais une activité militante politique.

Voilà et, quel... qu'est-ce que vous pouviez noter de... de différent entre... la France et... le Portugal... à... à ce moment-là, dans les années quatre-vingt ?

Ma grande découverte, ici en France, c'est une prise de conscience, c'est la découverte de la liberté. La liberté, pour moi, qui, au Portugal, elle était... restreinte et limitée, c'est en France que j'ai découvert la liberté de penser, la liberté... syndicale, la liberté d'être communiste, la liberté d'être socialiste, d'être... de droite,

d'être... Et cette découverte, pour moi, c'était... le... le plus m'a frappé dans ma vie. Et... des lois [droits] sociaux beaucoup plus avancés que dans mon pays. Et... et pour ça, c'est pour ça que je suis plus français que portugais, puisque j'ai vécu plus en France qu'au Portugal. Enfin, j'aime beaucoup mon pays, mais la France, c'est ma deuxième patrie.

Mais... est-ce que vous avez pris la nationalité française ?

Non. On me l'a demandé déjà quand j'étais à Paris, au commissaire de Livry-Gargan, mais j'ai... à l'époque, j'sais pas pourquoi, je... j'étais pas motivé pour... ma... pour prendre la nationalité française. Plus tard, je suis, aussi, très européen et j'ai cru toujours à l'Europe, j'ai pensé que cette unité devait être européenne et non nationale. Donc, je suis... un peu, si vous voulez, je suis pas contre les nationalités, mais je crois qu'il faut aller au-delà, il faut ouvrir l'esprit à l'Europe, et au monde ! Pas qu'à l'Europe, bon, mais restons déjà européens... un citoyen européen, pour moi, ça... ça me frappe plus maintenant que portugais ou français ou allemand. Sans être... prestigieux, la nationalité propre de chacun de nous, là où on est né, je suis très, très, très... très européen, mondialiste, si vous voulez. C'est un rêve, mais bon, il y a des rêves, des fois, qui met des années à réa... à se réaliser.

Vous avez appris le... le français... en... petit à petit, ou vous l'aviez déjà appris à l'école ?

[coupe] J'ai appris le français... déjà à Paris, surtout dans... le 7ème arrondissement parce que j'achetais, pour le monsieur, j'ai acheté l'Aurore, le Figaro, même... le France Soir. J'ai commencé à lire dès que je suis arrivé à Paris. J'avais envie d'apprendre et comme j'écoutais à table, servir le repas de monsieur... le français, je l'ai l'appris très, très rapidement. Pas grammaticalement, mais le... le français... courant, le français parlé. Donc... après, j'ai suivi un ou deux mois à la Sorbonne. À la Sorbonne, non à l'alliance française, mais j'étais marié, j'habitais, à ce moment-là, Montfermeil. J'habitais loin et ça faisait trop long pour venir... depuis le travail. De

19h, rue Charlot, à l'Alliance française, depuis... retourner... pour la maison, j'ai laissé tomber. Mais j'ai appris quelques bases de grammaire.

Donc, vous dites que vous sentez européen et... à la fois portugais et... français, et... donc, vous avez pris votre retraite en quelle année ?

J'ai pris ma retraite en... en juin de l'an 2000. Juin ou juillet, j'crois... je terminais... oui juin. L'année 2000.

Et alors, depuis... l'année 2000, que... quelle... quelle vie menez-vous entre... la France et le Portugal ?

C'est-à-dire, j'avais un grand choix... savoir si je dois rester en France ou au Portugal... Comme c'est partagé, je me... j'ai décidé de faire un premier essai d'aller vivre au Portugal. Mais je... c'était plus fort que moi. Je me suis plus ou moins bien adapté là-bas. Je venais quatre ou cinq fois ou six en France. Tous les deux mois ou... quand j'avais le cafard, la France, je venais voir la... mon fils, qui restait des... des amis.

Et pourquoi vous y avez des... vous aviez des difficultés à vous réintégrer au Portugal ?

Non, c'est... Parce que l'intégration au Portugal, ça se fait très bien, je connais beaucoup d'amis de... d'enfance, mais c'est le... les mentalités qui sont pas les mêmes. Et moi, j'ai une mentalité plutôt de Français que de Portugais. Et aujourd'hui, qu'on veuille ou pas, dans... dans les régions portugaises, on pense pas toujours comme en France. La France, c'est un pays, quand même, plus cool, cultivé... il y a une mentalité beaucoup plus évoluée que la portugaise, en général... Vous... le peuple est plus culte [*cultivé*] en France qu'au Portugal, ce qui est normal, parce qu'il y a un grand retard du temps de Salazar que... le peuple, il y a beaucoup de... peuple qui n'a... n'allait pas à les écoles. Et donc, la culture ça se ressent. Mais... Je partage ma vie entre le Portugal et la France. Quand je suis pas bien là-

bas, je prends la voiture et je viens en France. J'ai ma famille, j'ai... j'ai... j'ai mon fils et j'ai... j'ai à la famille là-bas, donc vous voyez, pour l'instant, un jour j'ai décidé de vivre encore en France, c'est pas exclu, pour vivre tout... tout seul au Por... C'est pas possible maintenant de vivre ou là ou... ou ici. Il faudrait... toujours partager.

Quelle... Quelle activité, pendant... occupez-vous votre retraite ?

Ma retraite, je lis un peu, je vais surtout, souvent, au bord de la mer, parce que là-bas au Portugal, elle est à 6 kilomètres de chez moi. Puis, il y a 15 kilomètres au bord de... de l'océan, qu'on peut marcher à pied. Je fais du vélo et j'ai un petit jardin que je m'en occupe.

... Vous avez donc, professionnellement, était... sertisseur en joaillerie, et... vous avez eu... certaines récompenses ?

Voilà. Ici... en 1978, 79, je me... il y avait un concours de Meilleur Ouvrier de France... qui en a tous les deux ans rotativement [*alternativement*] selon les professions. C'était le commissaire à la préfecture, monsieur Renaud Bororda. Et je vais le voir, et je me suis candidaté à meill... au Meilleur Ouvrier de France. C'est une pièce qui envoyait de Paris par... les maîtres sertisseurs. J'ai fait ma pièce, elle était renvoyée à Paris, et elle était primée, en première... on était trois élus, moi j'étais le premier, que c'était exposé aux Florales de Vincennes. Et j'ai reçu, à la Sorbonne, ma médaille d'or de Meilleur Ouvrier de France. Et ça, pour moi, c'était... j'ai le diplôme qui m'a été donné, et pour moi c'était montrer, à Paris, dans la ville des arts, un Portugais qui est venu de Porto, faire ces... avoir ces... ce prix, pour moi, c'était quelque chose de... inoubliable. Parce que j'avais pas fait d'études à l'école, c'était manuel et, j'ai réussi... à m'imposer par ma qualité, par mon savoir-faire. Et les Français c'est encore un pays qui reconnaît même un étranger, quand il a du talent, voilà la preuve. Ça m'a fait beaucoup de plaisir.

Vous avez eu aussi d'autres... décorations ?

Alors, mon consul à Bordeaux qui est... a su de... que j'étais élu Meilleur Ouvrier de France, a communiqué à ses supérieurs, ou à l'ambassadeur, ou au... à... Lisbonne, et... une année après, en 80, j'ai... ils m'ont dit que... le... officier de l'ordre de l'Infante Henriette. C'est une croix rouge y'a... la rosette et... il est venu de... de Paris, me le donner... ici à Bordeaux. Et ça, ça m'a fait un grand plaisir, double ! C'est-à-dire, le fait d'être Meilleur Ouvrier de France, ça m'a droit... être maître artisan, je peux enseigner dans les écoles techniques françaises mon métier et puis le gouvernement portugais a su ça, et... ils ont trouvé que c'était quelque chose de... de rare, ils m'ont honoré [*rendu hommage*], je... je les remercie.

... Vous avez... aussi, eu, une action auprès du... du FAS, du Fond d'Action Sociale, à Bordeaux ?

Ça, c'est... c'était tout au début. Comme j'étais responsable de président de la... cette association, je ne sais pas qui c'est qui a... indiqué mon nom, et j'étais... j'ai eu des... quelques réunions à la préfecture, que c'était rue d'Esprit des Lois. C'était... le début de... de la régionalisation, quand le... le FAS était décentralisé. Et plus tard, y'a... mon ami Manuel Dias qui est nommé ici, quand c'était déjà plus structuré et... donc, j'étais le... un des premiers de la communauté portugaise, je parle, parce qu'il y avait d'autres communautés... nommé par, je ne sais pas, par le ministère, je suppose.

Et quelle était votre action au niveau du Fond ?

[*coupe*] Mon action, c'est simplement... de partager tous les dialogues qu'il y avait de tous les autres... communautés immigrées. Et, éventuellement, faire des propositions concernant l'immigration portugaise. Il y avait... des enquêtes, des... du travail technique, il y avait des courriers qu'ils nous envoyaient et puis on répondait à certaines questions.

Quels étaient les... les problèmes que rencontraient les... les Portugais immigrés, dans... entre les années soixante-dix et quatre-vingt et puis, après, des années quatre-vingt ?

C'est-à-dire... le gros problème que, on a eu beaucoup d'activités, c'était même avant, à Paris, quand il arrivait beaucoup... O Salto, avec beaucoup de clandestins, dans les bidonvilles Champigny, Aubervilliers, Saint-Denis. On allait au dimanche matin distribuer des tracts, pour informer les Portugais, parce qu'il y avait les passeurs, non seulement français, mais portugais, qui demandaient 2000 francs de... à l'époque, pour chaque travailleur arrivé. Puis, ils promettaient le logement et du travail. Et, souvent, ces... travailleurs, ils étaient exploités, mal payés, ou pas du tout, et on les lançait dans les bidonvilles. Bien, après, ils s'entraidaient entre eux, il y avait, par exemple, un cas spécifiquement à Montfermeil que j'ai dénoncé, moi et les copains organisés, ça s'appelait monsieur Pareira, qui avait quatre immigrés portugais à dormir en chaque chambre. Dans un petit pavillon de banlieue, rue Victor Hugo, il avait une... trois ou quatre chambre mais... dans chaque chambre, il y avait quatre portugais, et chacun il payait 50 francs. C'est-à-dire, quand... deux ou trois ça suffirait pour la maison, il en mettait quatre, quatre, huit, seize [*il additionne pour avoir 16 au total*].

Et ces... ces... ces Portugais qui venaient en France, vous dites, étaient des clandestins. Pourquoi, ils ne pouvaient pas avoir des papiers ?

... Dans le gouvernement, il donnait pas de passeport, ou rarement. Ils... traversaient la frontière, quelques un, ils mettaient vingt à trente jours pour venir de... de... du nord du Portugal, la plupart venait, Viseu, Braga, Bragance, toute la partie... de Vala... d'Aveiro vers le nord. Et beaucoup d'usines payaient très mal, ils... ils venaient par dix, par vingt, par cinquante, ils sont... ils sont... venus par centaines. Il y avait beaucoup de travail en France, et puis ça se passait comme ça.

Et pourquoi leur fallait-il trente jours pour faire le voyage ?

Parce qu'ils venaient à pied, ils venaient par des petits endroits pour... Il y avait des réseaux en... dans la montagne, dans les Pyrénées, quelques un, ils sont mort, selon eux, qui y'avait la neige, et puis froid, ils mangeaient des sardines conserves, des fois une sardine par... par jour et c'était très, très difficile. Il y a un film qui est « O Salto », qui explique... un peu... qui donne des explications un peu plus approfondies là-dessus.

... Ces hommes venaient... venaient seuls, en général, sans leur femme ?

Ils venaient seuls. La plupart, ils arrivaient seuls ou avec des enfants plus âgés, et plus tard, qui... on commençait à trouver des logements, et à amener les fa... les familles. Mais... les premières années, ils y... ils arrivaient tout seuls. Ils vendaient les vaches, ils vendaient tous qu'elles... qu'ils avaient pour payer le passeur, pour venir. Donc on avait une grande activité, et les prêtres, à l'époque de... de la région de Paris, il y a un prêtre aussi extraordinaire qui était le père Sébastian Kegles, c'était un prêtre espagnol, qui a été j'crois à Clichy, il... il aidait beaucoup... il faisait les... les... les paroisses, aidait humainement beaucoup les... les portugais qui arrivaient clandestinement à cette époque-là.

Nous arrivons un peu à... à la fin de... de l'entretien. Qu'est-ce que vous... vous souhaiteriez ajouter, monsieur... Joaquim Nogueira, sur votre expérience de... de vie au Portugal, de... de vie en France, de... de la situation de... d'immigrés portugais comme vous ?

Moi, j'ai encore un rêve, c'est que, vraiment, de plus en plus... une société plus fraternelle et que toutes les communautés, quel qu'ils soient, à la religion ou la race, puissent s'entendre pour bâtir un monde meilleur. Ça, c'est... mon grand désir. Et surtout que les égoïsmes des pays riches se... dédoublent [*s'effacent*] pour... lancer les bases d'une société européenne d'abord, et mondiale ensuite, où, le peuple puisse manger à sa faim et que... c'est pas possible... tant de misère que on vit encore aujourd'hui. Et... j'ai encore un rêve, que un jour, le vent il tournera dans... dans l'autre sens.

**Monsieur Joaquim... de Sousa Nogueira, je vous remercie de cet entretien.
L'entretien a été réalisé par Raymond Arnaud, à Bordeaux, la Bastide. Merci.**

Merci beaucoup.